

cholas Eschenbruch. Er verdeutlicht zunächst anhand der Geschichte der Biomedizin, dass ihre Entwicklung durchaus anders hätte verlaufen können und somit zumindest in ihrer Entstehung weniger an eine naturwissenschaftliche Forschungsmethodik gebunden ist als es heute üblich ist. Der Beitrag der Medizinethnologie in der Auseinandersetzung mit der Biomedizin kann ihm zufolge darin liegen, den häufigen Gebrauch von Bildern und seine Auswirkung auf unsere Körpervorstellungen zu thematisieren oder die Erfahrungen leidender Menschen in ihrer Konfrontation mit der Biomedizin nachzuzeichnen. In einem eigenen Abschnitt streift der Autor das komplexe Thema Alternativmedizin, ein Begriff, der je nach lokalem Kontext, rechtlichen Gegebenheiten und den Gepflogenheiten der Konsumenten/-innen jedoch unpassend sein kann, in Fachkreisen spricht man hier eher von Komplementärmedizin oder CAM, das für "Complementary and Alternative Medicine" steht. Möglicherweise wäre es besser gewesen, den Fokus auf das Eingangsthema, nämlich auf Biomedizin als Forschungsgegenstand, zu legen, anstatt weitere Themen nur anzuschneiden und den Lesern/-innen aufgrund der Kürze des Beitrags zwangsläufig Wesentliches schuldig zu bleiben. Eschenbruch eröffnet jedenfalls durch das Hinterfragen der oft objektiv wirksam wahrgenommenen Biomedizin gerade Einsteigern/-innen neue Perspektiven, seine Überlegungen mögen Ausgangspunkt für eine eingehendere Auseinandersetzung mit der Problematik sein. Somit erfüllt er den Anspruch einer Einführung in die Medizinethnologie Europas oder des globalen Nordens, wie die Herausgeberin es ausdrückt, wenn auch weitere Themen aufgegriffen werden könnten.

Hiermit enden die regional ausgerichteten Beiträge, der Sammelband greift das Thema "Beschneidung" aus mehreren Perspektiven auf, wobei bemerkenswert ist, dass neben der öffentlich oft diskutierten Beschneidung von Frauen die Beschneidung von Männern erst kürzlich problematisiert wurde, wie der Beitrag von Pfnadschek und Prinz zeigt. Einmal mehr wird mit einem historischen Ansatz gezeigt, dass das europäische Selbstverständnis, mit dem auf andere Gesellschaften herabgeschaut wird, schon aufgrund der eigenen Geschichte, in der Beschneidungen meist aufgrund moralisch-medizinischer Argumentationen durchgeführt wurden, zu hinterfragen ist. Greifeld zeigt in ihrem Artikel über die Beschneidung von Mädchen und Frauen, dass diese Körpermodifikation durch chirurgische Eingriffe – Stichwort "Designer-vagina" – längst nicht nur in außereuropäischen Gesellschaften vollzogen werden und räumt mit dem Vorurteil auf, Beschneidungen fänden nur in islamisch geprägten Gesellschaften zum Zweck der Unterdrückung von Frauen statt. Am Beispiel einer Studie in Mali zeigt sie, dass die Beschneidung von kleinen Mädchen nicht mit der Vorstellung von überholten Traditionen verbunden werden kann, sondern ein komplexes multifaktorielles Phänomen ist, das mit Hilfe medizinethnologischer Forschung in seiner Tiefe sachlich erfasst werden kann.

Zusammenfassend ist zu sagen, dass das Gesamtkonzept sowie einige Beiträge zwischen zwei Ansprüchen zerrissen zu sein scheinen – einerseits geht es darum, eine allgemeine Einführung geben zu wollen, und ander-

erseits sollen Verallgemeinerungen vermieden werden. Während in den Kapiteln 2 bis 5 von ganzen Kontinenten die Rede ist, kann kaum ein/-e Autor/-in aufgrund der Vielfalt ethnomedizinischer Themen und der eigenen regionalen Spezialisierungen der Erwartung gerecht werden, tatsächlich einen systematischen Überblick zu geben. So wechselt man von allgemeinen Beschreibungen, deren Gültigkeit in Frage gestellt werden darf, zu detailreichen Erzählungen aus der eigenen Feldforschung, deren Inhalte kaum auf die im Titel erwähnten Großregionen umgelegt werden können. Um eine klarer strukturierte Einführung in die Medizinethnologie, mit dem Anspruch thematisch und regional breit gefächert zu sein, zu geben, wäre es wohl von Vorteil gewesen, mehrere Artikel pro Kapitel mit verschiedenen Autoren/-innen einzubeziehen.

Michaela Noseck-Licul

Grimaud, Emmanuel, et Zaven Paré : *Le jour où les robots mangeront des pommes. Conversations avec un geminoïd.* Paris : Éditions Petra, 2011. 165 pp. ISBN 978-2-84743-043-1. Prix : € 20,00

Pour vraiment se laisser convaincre par cet ouvrage, il faut avoir une fascination pour les robots anthropomorphes et aimer la science fiction ... ce qui n'est pas mon cas. Ce livre raconte l'histoire de la rencontre d'un des auteurs avec un robot anthropomorphe, appelé Geminoid, dans le laboratoire de son créateur, le Professeur Ishiguro Hiroshi, à Nara au Japon. Les auteurs relatent des expériences qui ont eu lieu avec ce robot durant leur séjour, expériences qui portaient sur divers aspects de la communication entre humain et robot. Dans l'expérience majeure qui est présentée, un des auteurs mange une pomme devant le robot, en l'ignorant presque totalement. Le livre en tire des conclusions sur le caractère mécanique du robot (ce qu'on savait déjà), sur l'impression qu'on a que le robot pense et sur l'impact que sa "présence" a sur l'expérimentateur. Mais auparavant, les auteurs se lancent dans une discussion sur le symbolisme de la pomme, pomme de la connaissance, pomme de Turing, pomme d'Adam et Ève, pomme de discorde de Paris, etc. (122), qui ont rien à voir avec les paramètres de l'expérience. On serait alors tenté de répondre "oui" à l'interrogation des auteurs qui se demandent s'ils n'ont pas surinterprété, s'ils n'en ont pas trop fait avec le matériel qu'ils avaient (125).

Les auteurs affirment d'emblée que leur relation à Geminoid n'est pas fondée sur la croyance, mais sur la séduction (96). Toutefois, quelques pages plus loin, ils se contredisent, en citant des passages de notes d'un des auteurs après une expérience, en faisant référence par deux fois à la croyance : "cette relation rare implique la croyance" ; "un sentiment de confiance qui nourrit notre croyance" (114). "Auto-persuasion" (114, 115), "désir d'y croire" (128), "compassion" (114), "impossible indifférence" (124), voilà des expressions qui décrivent très bien les dispositions des auteurs. "J'ai la sensation de l'avoir connu avant de l'avoir rencontré, comme s'il avait déjà une place dans mon imagination" (117). Cet extrait tiré du journal d'un des auteurs indique clairement, me

semble-t-il, la posture fondamentale des auteurs devant Geminoid, c'est-à-dire une posture qui évacue presque complètement le sens critique. Les auteurs veulent croire dans la possibilité d'établir une communication avec Geminoid, et cette croyance est au fondement de la surinterprétation. Ils parlent bien de "résistance au simulacre" (158), mais ils y résistent très peu, ou seulement sporadiquement. Comme ils le disent, ils se laissent prendre au jeu (40).

Les conclusions des auteurs au sujet de la communication sont somme toute assez triviales. Il est en effet difficile de communiquer avec une machine, même quand on a la croyance. "Deux modes d'existence entrent ici en friction, l'organique et le machinique. Ils s'affrontent sans possibilité de s'unir, de se combiner, dans une nouvelle sorte d'être qui relèverait à la fois de l'un et de l'autre" (131). Malgré tout, l'auteur qui procède aux expériences cherche sans cesse cette possibilité de communication, qu'il semble trouver dans les manques de la machine, dans les *bugs* (sic), qui donneraient au robot une certaine autonomie par rapport à la personne qui l'active. Selon cet auteur, l'expérimentateur, "le Geminoid pose les conditions d'une autre communication reposant sur le dédoublement d'un des protagonistes, tantôt émetteur, tantôt récepteur" (157). Ne s'agit-il pas là d'un des invariants de la communication entre humains ?

Ce livre contient des observations quelque fois intéressantes, mais il pêche par surinterprétation. Les données telles que présentées sont en décalage par rapport aux conclusions. L'allusion au théâtre, au drame, dans la relation au robot me semble artificielle. Il faut vraiment vouloir parler au robot pour penser qu'il s'agit là d'une forme de communication avec la machine, qui est activée par un technicien. On peut avoir l'illusion de la communication, mais, pour employer un mot anglais, il s'agit plutôt de *self-delusion*, de fantasmes venant de la volonté du chercheur de trouver absolument quelque chose, fantasmes qui se fondent sur l'auto-persuasion. Les auteurs voient dans ce robot l'avenir, un avenir où les robots pourront penser et converser, où, peut-être, ils pourront manger des pommes eux aussi. Mais la démonstration de cette possibilité est loin d'être faite dans ce livre.

Bernard Bernier

Grube, Nikolai: Der Dresdner Maya-Kalender. Der vollständige Codex. Freiburg: Verlag Herder, 2012. 223 pp. ISBN 978-3-451-33332-3. Preis: € 19,99

The book under review is an excellent example of the long-standing German tradition of popular science volumes. Its target audience is not necessarily full-time specialists who study the ancient Maya or other Mexican antiquities, but anyone who would like to know a little more about Maya than an average newspaper article can offer to have a firsthand experience of exploring the remains of an ancient civilization. The book is luxuriously illustrated. In fact, it represents a life-sized photographic reproduction of the Dresden Codex, every page provided with detailed commentary by Nikolai Grube (one page of commentary in German corresponds to one page of the original man-

uscript). The book also features a brief introduction by Nikolai Grube on the basics of Maya hieroglyphic writing, mathematics, calendar, and religion, as well as the structure and content of the codex. Another short article by Thomas Bürger outlines the history of the manuscript. Photographs are of high quality and constitute the first accurate reproduction of the Codex, which was meticulously restored after it had suffered serious damage during the firebombing of Dresden in World War II. As the quality of photographic reproductions and facsimiles before World War II cannot be compared with modern reproductions, it is not just a nicely illustrated edition for people who want to learn about the Maya, but also an invaluable source for Mayanists. The whole codex is also now online in high resolution.

The Dresden Codex itself deserves a short introduction. Exhibited at the Museum of the Saxon State Library in Dresden, Germany, it is one of only three authentic Maya manuscripts which survived to our days. The other two are the Madrid Codex, held by the Museum of America in Spain, and the Paris Codex, hosted at the Bibliothèque Nationale in France. The last one is heavily damaged in comparison to the Dresden Codex even after all the damage that this Codex has suffered during the war. The Madrid Codex dates at least partially from the 17th century, long after the arrival of the Spaniards. The Madrid Codex contains a number of calligraphic and orthographic anomalies, for example, idiosyncratic underspellings, including underspellings of grammatical morphemes. This fact suggests that at least some scribes of the Madrid Codex did not have a full command of Maya glyphs. By the way, I suspect many unsustainable interpretations of the late Knorozov to be due to his adherence to "anomalous" examples of the Madrid Codex we still cannot explain today. The Dresden Codex, therefore, is the only one well-preserved and extensive pre-Columbian Maya manuscript. With 79 pages in total, it also constitutes the only well-preserved and extensive manuscript in the New World that was undisputedly written before the arrival of the Spaniards despite the ongoing discovery of many inscribed monuments dated long before the conquest in various parts of Mesoamerica. However, texts and tags on pre-Columbian monuments and portable objects mostly deal with courtly life and dynastic history, which makes the Dresden Codex a unique source on religion and worldview of the ancient Maya and other pre-Columbian cultures in the Americas.

It is no wonder that the Dresden Codex was instrumental in the decipherment of Mayan hieroglyphs. Astonishingly, the document played a key role in four major discoveries. At the end of the 19th century, Dresden librarian Ernst Wilhelm Förstemann (*Die Mayahandschrift der Königlich öffentlichen Bibliothek zu Dresden*. Leipzig 1880) succeeded in deciphering Maya mathematics and calendar, having compared numerical and calendrical signs in the codex with the corresponding chapters from Diego de Landa's "*Relación de las cosas de Yucatán*" (dated to the 16th century). Soon after Paul Schellhas (*Die Göttergestalten der Maya-Handschriften*. Dresden 1897) assigned specific Latin letters as designations for certain deities re-